



N° 16, 2022

RILUNE — Revue des littératures européennes

“La Belgique au prisme des langues :
bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction”

RAINIER GRUTMAN
(UNIVERSITÉ D’OTTAWA)

L’autotraduction *made in Belgium* : un bilan

Pour citer cet article

Rainier Grutman, « L’autotraduction *made in Belgium* : un bilan », dans *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, (Catia Nannoni, dir.), 2022, p. 1-25 (version en ligne, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR Cet article présente trois décennies de recherches sur l’autotraduction telle que pratiquée en Belgique. Quelques constats s’imposent : l’autotraduction belge a une forte dimension *endogène* (intra-nationale plutôt qu’inter-nationale), sans que l’on puisse pour autant parler d’un phénomène constant ou *endémique*, ni même lui attribuer un caractère *exemplaire*. Les raisons en sont surtout conjoncturelles, comme le montrent des comparaisons ponctuelles avec d’autres contextes littéraires mais aussi la répartition historique et géographique des autotraducteurs en Belgique même, qu’ils soient de « vieille extraction » flamande ou wallonne ou, plus récemment, issus de l’immigration. Aux hypothèses visant à expliquer ces constats s’ajoutent trois pistes de recherches futures que la communauté de chercheurs en lettres belges est invitée à prolonger, compléter et corriger.

Mots-clés : autotraduction, bilinguisme (officiel), diglossie, écriture migrante.

EN This article presents three decades of research on self-translation as practiced in Belgium. A few observations stand out : Belgian self-translation has a strong endogenous (intra-national rather than international) dimension, yet one cannot consider it an endemic or even an exemplary phenomenon. The reasons are mostly context-bound, as shown by brief comparisons with other literary contexts, but also by looking at the historical and geographical distribution of self-translators in Belgium itself, whether they be of « old » Flemish or Walloon « stock » or, more recently, hail from an immigrant background. In addition to trying to explain these findings, the article suggests three avenues for future research, which scholars of Belgian literature are invited to extend, complete and correct.

Keywords : self-translation, (official) bilingualism, diglossia, migrant writing.

RAINIER GRUTMAN

L'autotraduction *made in Belgium* : un bilan

Les réflexions qui suivent abordent une forme assez particulière de bilinguisme d'écriture, celle qui consiste à écrire (et à publier) la même œuvre en deux versions linguistiques différentes, entre lesquelles existe néanmoins un rapport de traduction, c'est-à-dire qu'une version est le texte de départ de l'autre. Cette pratique sera située ici parmi les autres formes d'écriture translingues ou hétérolingues qui caractérisent certains secteurs de la vie littéraire en Belgique. On cherchera aussi à cerner l'éventuelle spécificité belge par rapport à l'autotraduction telle qu'elle se pratique (ou s'est pratiquée) sous d'autres latitudes. Le bilan présenté ici contient un certain nombre de constats, mais a également un caractère prospectif. S'y formulent des hypothèses dans le double but d'expliquer les constats faits et d'inviter (ou inciter) la communauté de chercheurs et chercheuses en lettres belges à les prolonger, compléter et corriger. On voudra donc bien prendre en compte leur caractère provisoire, ce qui correspond d'ailleurs à l'état général des recherches sur le sujet en Belgique.

Car on ne peut pas dire que les travaux se soient vraiment multipliés depuis l'époque de ma *tesi di laurea*¹. Ce premier travail avait révélé une douzaine de dossiers. Depuis, ce nombre a doublé grâce aux découvertes faites par Ann-Mari Gunnesson², Sonia Vandepitte³ et Frederik Verbeke⁴, tandis que Reine Meylaerts a creusé deux pistes défrichées dans mon mémoire : Camille Melloy⁵ et Roger Avermaete⁶. En tout, selon l'état

¹ Voir Rainier Grutman, *Babel en Belgique : bilinguisme et diglossie en littérature*, master de recherche, KU Leuven, 1988, p. 65-153 ; *Id.*, « L'écrivain flamand et ses langues », *Revue de l'Institut de Sociologie*, n° 61, 1991, p. 115-128.

² Voir Ann-Mari Gunnesson, *Écrire à deux voix. Éric de Kuiper, auto-traducteur*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes-Peter Lang, 2005.

³ Voir Sonia Vandepitte, « Paul Verhaeghen's own Voice in *Omega Minor* : a Comparative Study of Source Text, Trial Translation and Self-Translation », *Journal of Siberian Federal University : Humanities & Social Sciences Series*, vol. 4, n° 10, 2011, p. 1481-1494.

⁴ Voir Frederik Verbeke, « Self-Translation in Belgium : Exploring the Unexplored », communication faite au colloque *Self-translation : Global and Local*, Université du Pays basque à Vitoria-Gasteiz, le 26 février 2015 et publiée sur Research Gate : https://www.researchgate.net/publication/283086420_Self-Translation_in_Belgium_Exploring_the_Unexplored [Dernière consultation : 16/05/2022].

⁵ Voir Reine Meylaerts, « Habitus and Self-image of Native Literary Author-Translators in Diglossic Societies », *Translation and Interpreting Studies*, vol. 5, n° 1, 2010, p. 1-19.

⁶ Voir Reine Meylaerts, « The Multiple Lives of Translators », *TTR*, vol. 26, n° 2, 2013, p. 103-128. Avermaete a également été étudié sous cet angle par Francis Mus, « Internationalisme

actuel des recherches, il semblerait qu'entre 1890 et aujourd'hui, une bonne vingtaine d'écrivains belges aient traduit au moins un de leurs propres textes littéraires.

Leur liste est annexée au présent article, qui prend un peu de recul par rapport aux trajectoires individuelles de ces écrivains afin de dégager quelques lignes de force. Je procéderai en trois temps : après avoir souligné la dimension *endogène*, intra-nationale plutôt qu'inter-nationale, de l'autotraduction pratiquée par les Belges, force est de constater que l'on ne saurait pour autant parler d'un phénomène constant ou *endémique*, ni même lui attribuer un caractère *exemplaire*. Les raisons, je l'espère, deviendront plus claires en cours de route.

Une histoire belgo-belge

La première caractéristique est soulignée dans mon titre : *made in Belgium*. La pratique est en effet éminemment endogène, c'est-à-dire qu'elle prend naissance et se développe à l'intérieur du pays. La grande majorité des autotraductions impliquant des auteurs belges sont ainsi conçues, préparées, produites et même publiées en Belgique, sans faire appel à des circuits ou à des réseaux internationaux. Peut-être n'y verra-t-on que du feu, en trouvant naturelle une telle circulation intra-nationale des œuvres. C'est mal connaître toutefois et le marché de la traduction littéraire et la réalité des lettres belges.

Pour ce qui est de la traduction littéraire, elle obéit habituellement – il est banal de le rappeler – à une logique inter- plutôt qu'intra-nationale. Pour ne donner qu'un exemple : c'est en Italie et non en Allemagne que sont faites les traductions italiennes d'œuvres allemandes, de même que leurs traductions françaises sont faites en France. On pourrait croire que des États habitués à fonctionner en plusieurs langues (la Belgique, la Suisse, le Canada ...) auraient un rôle à jouer comme plaques tournantes, mais il n'en est rien. Bien au contraire, ces pays se trouvent le plus souvent exclus comme agents de la circulation internationale des œuvres dans l'une de leurs langues officielles. Sauf exception, la Suisse ne produit pas de traductions allemandes d'œuvres italiennes ou *vice versa*. La plupart des œuvres canadiennes-anglaises qui paraissent en traduction française (Alice Munro, Margaret Atwood, Michael Ondaatje, etc.) sont traduites en France, non au Québec ou ailleurs au Canada. C'est encore en France,

et identité littéraire dans la revue anversoise *Lumière* (1920-1923) », dans Susan Bainbrigge *et alii* (dir.), *Francographies : identité et altérité dans les espaces francophones européens*, Bern, Peter Lang, 2010, p. 115-128.

et non en Wallonie ou à Bruxelles, que paraissent en traduction les romans de Stefan Hertmans ou les essais de David Van Reybrouck et ce, malgré leur thématique éminemment belge. De même, les écrivains belges d'expression française sont moins souvent traduits en Flandre qu'aux Pays-Bas. Les forces du marché à la base de cette situation sont bien connues et je ne m'y attarderai pas.

Dans le cas de la Belgique, il peut cependant être utile de signaler qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Plusieurs recherches⁷ ont montré que la traduction littéraire comme activité y a été progressivement *délocalisée* au XX^e siècle et surtout depuis la Seconde Guerre mondiale. La situation actuelle, où la traduction d'œuvres belges a surtout lieu *extra muros*, contraste singulièrement avec le XIX^e siècle. À l'époque, près de la moitié (45%) des traductions françaises de livres écrits en néerlandais (des Pays-Bas ou de la Belgique) parurent en Belgique, non en France⁸. La part belge est plus grande encore si l'on enlève de ces statistiques Henri (Hendrik) Conscience, auteur prolifique (une centaine de romans) dont les œuvres complètes parurent chez l'éditeur parisien Michel Lévy⁹. Sans la présence écrasante de Conscience, le tableau change du tout au tout : moins d'un tiers (103) des traductions du néerlandais paraissent alors en France au XIX^e siècle, contre 268 en Belgique, pays qui jouait ainsi un rôle clef dans la diffusion des lettres néerlandaises (du Nord et du Sud).

Les statistiques préparées par Christine Deprez sous la direction de José Lambert nous réservent une autre surprise. Ce n'est pas en Belgique francophone que parurent la majorité de ces traductions françaises mais

⁷ On en obtient un aperçu chronologique en consultant Reine Meylaerts, « Translation Policy in Belgium between the Two World Wars », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 21, n° 4, 1994, p. 717-734 ; Paul Dirckx, « La traduction littéraire dans la Belgique du second après-guerre », *Textyles*, n° 14, 1997, p. 181-192 ; Annick Capelle et Reine Meylaerts, « Interactions littéraires entre la Flandre et la Wallonie au cours des années quatre-vingt », *Liber. Revue internationale des livres*, n° 21-22, 1995, p. 30-31.

⁸ Voir Christine Deprez, *La Diffusion de la littérature néerlandaise dans le domaine français de 1800 à 1918. Bibliographie des traductions (parues en volume)*, 2 t., master de recherche, KU Leuven, 1974, et José Lambert, « De verspreiding van Nederlandse literatuur in Frankrijk : enkele beschouwingen », *Ons Erfdeel*, vol. 23, n° 1, 1980, p. 74-86.

⁹ Notons cependant que la traduction elle-même était le fait d'un Belge (Léon Wocquier) et que Conscience avait auparavant été traduit par d'autres Belges. Autrement dit, y compris le dossier Conscience comportait une importante dimension belge. Il lui était toutefois interdit (par contrat, à partir de 1856, soit quatre ans après qu'un accord avec la France mit fin à la contrefaçon belge) d'autoriser que des traductions françaises de son œuvre fussent imprimées en Belgique. Voir Lieven D'hulst, « Over de negentiende-eeuwse Belgische en Franse vertalingen van Conscience verhalend proza », *Verslagen & mededelingen van de KANTL*, vol. 123, n° 2-3, 2013, p. 249-272, notamment p. 259. Dans le même numéro commémoratif du bulletin de l'Académie flamande, Roberto Dagnino étudie les traductions italiennes de « Enrico » Conscience. Voir Roberto Dagnino, « Een genoeglijk avontuur. De Italiaanse vertalingen van "Enrico" Conscience (1846-1967) », *op. cit.*, p. 335-366.

dans la capitale bilingue encore largement flamande – nous sommes au XIX^e siècle, et le processus de francisation est loin d’avoir abouti¹⁰ –, voire tout simplement en Flandre, qui comptait encore nombre de maisons d’édition francophones. Les chiffres sont éloquentes : 42% des livres traduits du néerlandais/flamand en sol belge paraissent à Bruxelles, 38% en Flandre et seulement 19% en Wallonie. On peut donc tranquillement conclure avec José Lambert qu’avant la Première Guerre mondiale, la littérature flamande « était souvent traduite en une sorte de circuit fermé »¹¹.

Il est piquant de constater que ce fonctionnement intra-belge, largement dépassé dans le monde de la traduction, continuera à caractériser l’autotraduction, pratique fermement située à l’intérieur d’un cadre belge, que ce soit en raison des réseaux auxquels elle fait appel ou des subsides qui la soutiennent. Du coup, celle-ci paraît plus conforme à une phase antérieure de l’évolution littéraire – souvent appelée « centripète »¹² parce qu’elle était centrée sur la création d’une identité belge, notamment entre 1830 à 1920 – et semble avoir été peu touchée par la *délocalisation* plus récente. D’où l’hypothèse que l’autotraduction, en raison même de son caractère intra-national prépondérant, pourrait être qualifiée de décalée dans le temps, voire de déphasée par rapport aux logiques « centrifuges »¹³ plus récentes qui dominent dans les deux champs littéraires belges.

On pourrait être tenté de mettre ce décalage sur le compte du caractère différent de l’autotraduction, parfois considérée irréductible à la traduction tout court. C’est oublier que la traduction elle-même n’a pas de statut ontologique mais varie considérablement, aussi bien dans le temps que dans l’espace. Il n’y a pas d’*essence* stable de la traduction, autrement dit, ce qui du coup évacue la possibilité de dire en quoi l’autotraduction en diffère *essentiellement*, toujours et partout.

C’est surtout compter sans la deuxième raison pour laquelle la dimension intra-nationale de l’autotraduction belge va moins de soi. Les exemples abondent en effet de contextes où les auteurs se traduisent, non pas uniquement à l’intérieur des frontières d’un pays, mais à la fois à

¹⁰ Voir Bruno Bernard, « Le français dans la région bruxelloise. Un panorama historique », dans Daniel Blampain et alii (dir.), *Le Français en Belgique. Une langue, une communauté*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997, p. 239-250.

¹¹ José Lambert, art. cit., p. 76-78.

¹² Jean-Marie Klinkenberg, « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d’une sociologie historique », *Littérature*, n° 44, 1981, p. 33-50, surtout aux p. 42-44. Comme le signale Klinkenberg, cette terminologie remonte en fait à Leonid-Grigorovitch Andreev, *Sto let bel’giškoj literatury [Cent ans de littérature belge]*, Moskva, Moskovskogo Universiteta, 1967.

¹³ *Ibid.*

l'intérieur et à l'extérieur, voire surtout à l'extérieur. J'en évoquerai rapidement trois pour illustrer mon propos.

Dans le cadre de la défunte Union soviétique, des écrivains appartenant à des minorités dites « nationales » se traduisaient eux-mêmes en russe au nom de la doctrine de « l'amitié entre les peuples » (*druzhba narodov*) : le plus étudié parmi eux est le Kirghiz Tchinguiz Aïtmatov, mais il est loin d'être le seul¹⁴. En même temps, la pratique de l'autotraduction (plus souvent à partir du russe que vers le russe, il faut le dire) a trouvé des adeptes nombreux et célèbres parmi les exilés : songeons à Vladimir Nabokov, au prix Nobel Joseph Brodsky, à Marina Tsvetaïeva¹⁵ ...

Tout aussi nette est la concomitance entre une forme « sédentaire » et une forme « migratoire »¹⁶ dans la longue histoire de l'autotraduction en Italie. Certes, les poètes dialectaux, de Franco Loi à Milan à Andrea Zanzotto en Vénétie, l'ont pratiquée avec entrain et enthousiasme *intra muros*. Mais on l'associe davantage à des auteurs qui se sont traduits en français, de Carlo Goldoni à Giuseppe Ungaretti, en passant par Gabriele D'Annunzio¹⁷.

Chez les autotraducteurs roumains, enfin, la dimension internationale est tellement frappante que la Roumanie pourra ici servir de contre-exemple. Que ce pays ait fourni un fort contingent d'écrivains aux lettres françaises du XX^e siècle est chose bien connue. On ne sait guère toutefois – du moins en dehors de la Roumanie – que l'autotraduction y était et est toujours couramment pratiquée. Tantôt, cela se fit de manière subreptice voire cachée, « dans le placard », comme chez Cioran (*Précis de décomposition*) ou Ionesco (*Rhinocéros*), tantôt, on n'hésitait pas à s'afficher ouvertement comme *récrivain* bilingue, à l'instar de Panaït

¹⁴ Voir Monica Perotto, « Oltre Ajtmatov : note sulla pratica autotraduttiva nelle repubbliche sovietiche », dans Andrea Ceccherelli *et alii* (dir.), *Autotraduzione e riscrittura*, Bologna, Bononia University Press, 2013, p. 183-195.

¹⁵ Ils ont fait l'objet de deux excellents ouvrages : Elizabeth Klosty Beaujour, *Alien Tongues : Bilingual Russian Writers of the « First » Emigration*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1989, et Adrian Wanner, *The Bilingual Muse. Self-Translation among Russian Poets*, Evanston (IL), Northwestern University Press, 2020.

¹⁶ Pour reprendre une distinction que j'avais proposée dans « Francophonie et autotraduction », *Interfrancophonies*, n° 6, 2015, p. 1-17, www.interfrancophonies.org [dernière consultation : 16/05/2022], et reprise dans la section consacrée à « L'autotraducteur » dans Bernard Banoun *et alii* (dir.), *Histoire des traductions en langue française : XX^e siècle (1914-2000)*, Lagrasse, Verdier, 2019, p. 209-214.

¹⁷ L'espace manque pour saluer les travaux sur l'autotraduction en Italie, vraiment très nombreux et ce, depuis le début. J'en donne un aperçu dans mon introduction (« From Italian Insights to Self-Translation Studies ») au numéro spécial de *Testo e Senso* (n° 19, 2018) dirigé par Alessandra D'Atena et Rossana Sebellin sous le titre *Tradurre se stessi/Translating Oneself*. Il est disponible en ligne : <https://testoesenso.it/index.php/testoesenso/issue/view/19>. [Dernière consultation : 16/05/2022]

Istrati, Gherasim Luca ou Ilarie Voronca. Pourtant, et contrairement à ce que suggère cette liste de noms, l'autotraduction n'était pas (et n'est toujours pas) l'apanage des exilés¹⁸ : parmi les écrivains restés en Roumanie (et donc « sédentaires »), Ana Guțu, Irina Mavrodin ou Paul Miclău l'ont pratiquée tout autant.

Il n'en reste pas moins que, dans le cadre roumain, l'autotraduction est par excellence un exercice international. Alors que la plupart des autotraducteurs belges se servent des deux langues principales de leur propre pays, les auteurs roumains cultivent un bilinguisme exogène et se tournent volontiers vers une langue exogène, non-territorialisée. En effet (et sauf erreur), le français n'a jamais eu de statut officiel dans les différents régimes qui se sont succédé sur le territoire correspondant à la Roumanie actuelle. La popularité du français contraste par ailleurs avec l'apparente quasi-absence d'autotraductions endogènes, soit de soit vers une des nombreuses langues minoritaires du pays. Le magyar est parlé par une partie importante de la population roumaine, mais il y a aussi des *enclaves* slaves ou même germaniques : l'allemand de Paul Celan¹⁹ (né Antschel), le yiddish encore parlé dans la famille de Samuel Rosenstock (Tristan Tzara) ...

En Belgique, en revanche, l'autotraduction est avant tout un exercice intra-national qui combine des parlars territorialisés ... S'il fallait tracer le portrait-robot de l'autotraducteur typique *made in Belgium*, on le dirait issu d'une famille « de vieille souche » (expression québécoise qui pourrait se traduire par « Italiano DOC »). Ses traductions autographes sont souvent destinées à la consommation locale, qui plus est, fonctionnement qui les distingue de la plupart des autotraductions italiennes et surtout roumaines.

Entendons-nous : on trouve bien aussi quelques émigrants parmi les autotraducteurs belges. Jean Robaey, à qui l'on doit des poésies autotraduites entre le néerlandais et l'italien, vit et travaille depuis longtemps en Italie. Puis c'est aux États-Unis que Paul Verhaeghen a fait passer son roman *Omega Minor* du néerlandais à l'américain. Quant à

¹⁸ Alain Vuillemin, « Exil et littérature : un siècle et demi d'écrivains de langue française venus du sud-est de l'Europe (1859-2009) », dans Dan Octavian Cepraga et Alexandra Vranceanu Pagliardini (dir.), « *Terra aliena* ». *L'esilio degli intellettuali europei*. Atti del colloquio internazionale, Padova-Venezia, 31 maggio-2 giugno 2012, Bucaresti, Editura Universitatii din Bucaresti, 2013, p. 41-56.

¹⁹ Une exception à ce qui semble être une règle serait la célèbre « Todesfuge » de Paul Celan, dont une version roumaine explicitement attribuée à Petre Solomon serait en fait une autotraduction. Voir Dan Octavian Cepraga, « Esilio, eteroglossia e autotraduzione : appunti su Paul Celan », dans Anna Maria Babbi et Chiara Concina (dir.), *Tristia. Scritture dall'esilio*, Verona, Edizioni Fiorini, 2013, p. 217-237.

Simon Leys²⁰, il fit évidemment carrière loin de sa Belgique natale, en Australie, où il travaillait surtout en anglais et avait pris l'habitude de traduire ses essais littéraires entre ses deux langues d'écriture.

Peut-être s'agit-il d'une simple coïncidence, mais ce sont là trois professeurs d'université, soit des membres d'une profession qui permet une certaine mobilité internationale. C'est encore davantage le cas, bien sûr, d'un diplomate comme Marnix Gijsen (Jan-Albert Goris à l'état civil), posté à New York pendant des décennies comme représentant (ministre plénipotentiaire) du gouvernement belge. Malgré son absence physique de la Belgique (pays où il ne rentrera qu'au moment de prendre sa retraite), Gijsen a pu jouer un rôle de premier plan comme agent dans le champ littéraire de la Flandre. Aussi est-ce à ses compatriotes immédiats qu'il destinait ses nouvelles et romans, toujours rédigés en néerlandais (mais à l'occasion traduits en français par ses propres soins).

Autotraducteurs migratoires : une hirondelle ne fait pas le printemps

La situation inverse existe également, soit non pas d'émigration mais d'immigration, d'écriture en français ou en néerlandais par des étrangers installés en Belgique. Le Catalan Josep Carner i Puig-Oriol et la Nigériane Chika Unigwe sont deux écrivains belges « par alliance », venus en Belgique pour des raisons matrimoniales (à un demi-siècle de distance). On se tromperait en les croyant de passage, car l'un et l'autre ont passé plusieurs décennies au plat pays : de 1945 à 1970 dans le cas de Carner, de 1995 à 2013 dans celui d'Unigwe. Le premier, surnommé le « prince des poètes catalans », dut s'exiler après la victoire de Franco et finit par s'établir à Bruxelles, où sa femme, Émilie Noulet, critique éminente et traductrice accomplie, était professeure à l'Université libre de Bruxelles (ULB). Avec son concours, Carner se traduira parfois en français²¹. Quant à Chika Unigwe, elle rencontre son mari flamand au Nigéria et rentre avec lui en Flandre, où elle continuera ses études universitaires et apprendra le

²⁰ J'hésite à ajouter Leys, car inclure le genre de l'essai obligerait à prendre en considération un nombre nettement plus considérable d'autotraducteurs, à commencer par le Bruxellois August Vermeylen, grand théoricien du Mouvement flamand et premier recteur de l'Université de Gand flamandisée. Ses *Impressions de Russie/Indrukken uit Rusland* parurent la même année (1932) dans les deux langues. Quoique parfaitement bilingue, Vermeylen ne publia jamais de texte de création littéraire en français, ce qui montre bien que pour les auteurs eux-mêmes, la frontière entre la littérature d'imagination et les autres écrits ait eu quelque importance dans la compartimentation linguistique de leur œuvre. On pourrait en dire autant de Leys, qui publia un certain nombre de textes (plus *scientifiques* ?) sous son vrai nom, Pierre Ryckmans.

²¹ Voir ici même, la contribution de Laurence Boudart, « Émilie Noulet et Josep Carner : un couple plurilingue et translingue », *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, 2022, p. 26-38.

néerlandais. Son mari sera muté aux États-Unis dix-neuf ans plus tard et la famille vit toujours à Atlanta. Comme Carner, Unigwe ne s'est traduite que très occasionnellement (la tâche est généralement confiée à un traducteur professionnel, en l'occurrence Hans van Riemsdijk) et de manière pas tout à fait autonome²².

Ce sont bien sûr deux parcours individuels, non structurés par une expérience collective d'immigration. Assez curieusement, en effet, les exemples d'autotraducteurs ne semblent pas abonder dans les communautés migrantes (turque, marocaine, italienne, espagnole, portugaise, polonaise, etc.) de Belgique, alors que c'est précisément là qu'on va les trouver en Amérique du Nord, par exemple.

Les écrivains dont les parents ou grands-parents se sont installés en Belgique se servent très généralement de celle des langues nationales qui fut leur langue d'instruction à l'école, si tant est que le français ou le néerlandais ne soit pas tout simplement leur langue maternelle – car le seul fait d'être « issu » de l'immigration, comme on dit, ne garantit pas la maîtrise de la langue ancestrale. Ce qu'a pu observer Sonia Salsi au sujet des immigrants italiens de la deuxième génération peut probablement être étendu à d'autres communautés : « Les auteurs écrivent alors le plus souvent en français, voire en wallon, ou en néerlandais, voire en flamand, les langues du pays dans lequel ils s'insèrent progressivement »²³. Ces enfants des premiers arrivés

mettront un point d'honneur à parfaire leur français ou le néerlandais, à le travailler encore et encore, à en faire un matériau brut qu'ils ne cesseront de polir de-ci de-là pour en révéler de nouvelles dimensions. Ceux-là n'ont plus rien à dire à leur père. Ils ne se comprendraient pas, parce qu'ils ne parlent plus la même langue²⁴.

Le bilinguisme n'est pas forcément plus répandu parmi les membres de la première génération mais bien, en revanche, dans le sous-ensemble formé par les enfants nés à l'étranger et qui accompagnent leurs parents (ou leur mère venue rejoindre leur père) en Belgique. C'est dans cette génération intermédiaire, appelée « génération 1,5 »²⁵ dans les travaux américains, que se trouvent habituellement le plus de locuteurs bilingues

²² Elisabeth Bekers, « “Bearing Gifts of Words” : Multilingualism in the Fiction of Flemish-Nigerian Writer Chika Unigwe », dans Liesbeth Minnaard et Till Dembeck (dir.), *Challenging the Myth of Monolingualism*, Leiden, Brill, 2014, p. 117-131.

²³ Sonia Salsi, « Le Limbourg belge : les Italiens et les “autres” étrangers dans la cité de Lindeman », *1616 : Anuario de Literatura Comparada*, vol. 6, 2016, p. 233.

²⁴ *Ibid.*, p. 236.

²⁵ On attribue généralement cette expression à Rubén G. Rumbaut et Kenji Ima, *The Adaptation of Southeast Asian Refugee Youth : A Comparative Study*, Washington D.C., U.S. Office of Refugee Settlement, 1988.

et biculturels. Contrairement aux adultes qu'ils ont suivis, ils sont arrivés assez jeunes au pays adoptif pour bien en apprendre la langue, ce qui leur permet de « développer des stratégies biculturelles de réponse et d'ajustement » à la position intermédiaire qu'ils occupent entre « deux sociétés et cultures, entre la première et la deuxième génération »²⁶. En même temps, ils avaient souvent déjà fréquenté (voire terminé) l'école primaire dans leur pays d'origine, de sorte qu'ils maîtrisent aussi le code écrit et la version standard de leur « langue patrimoniale » (*heritage language*) – celle-là même que perdront plus facilement leurs frères et sœurs entièrement scolarisés au pays d'accueil, pour ne rien dire de leurs propres enfants, qui constituent la *vraie* deuxième génération. Un exemple typique est Francesco Tessarolo, auteur et autotraducteur de poésies en italien et en français sous le nom de Francis Tessa²⁷. Il quitte l'Italie à l'âge de dix-sept ans, une fois terminées ses humanités gréco-latines dans sa Vénétie natale, et va rejoindre sa famille, installée en Wallonie depuis 1946 (l'année où est signé un protocole tristement célèbre prévoyant le transfert de travailleurs italiens dans les mines belges contre des livraisons de charbon belge).

On le voit, le rôle joué par l'école est fondamental, tant dans l'acquisition du code que dans le développement de dispositions et d'attitudes linguistiques : l'école facilite ou complique le choix futur d'une langue d'écriture, le rend possible ou impossible.

Ceci est particulièrement vrai en Belgique, en raison du principe de l'unilinguisme territorial qui sous-tend une série de lois adoptées dans les années 1930, concernant notamment l'enseignement subventionné par l'État. Ce dernier peut seulement être offert dans la langue qui correspond au territoire : le français en Wallonie, le néerlandais en Flandre²⁸. La communauté italo-belge pourra encore servir d'illustration ici. Selon que les soi-disant *gastarbeiders* (littéralement : « ouvriers-hôtes ») étaient affectés à une mine de charbon en Wallonie ou en Flandre, leurs enfants allaient par la force des choses être scolarisés dans l'une ou l'autre langue et ensuite se servir dans leur vie professionnelle, soit du français (comme Salvatore Adamo), soit du néerlandais (comme Rocco Granata).

²⁶ *Ibid.*, p. 7 (je traduis).

²⁷ Voir Catia Nannoni, « Francis Tessa entre plurilinguisme et illusion de la transparence dans *Les Enfants polenta* », dans Graziano Benelli (dir.), *Annali dell'Istituto Armando Curcio*, vol. 4, Roma, Istituto Armando Curcio University Press, 2022, p. 195-217.

²⁸ À Bruxelles, en revanche, le principe dit « personnel » permet au chef de famille de choisir l'école de ses enfants. Pour plus de détails concernant cette législation et son effet structurant sur la vie littéraire en Belgique, je me permets de renvoyer au chapitre sur « La question linguistique en littérature » que j'ai signé dans Jean-Pierre Bertrand *et alii* (dir.), *Histoire de la littérature belge (1830-2000)*, Paris, Fayard, 2003, p. 357-367.

Cette stricte division géographique ne concerne d'ailleurs pas uniquement les migrants d'origine non-belge. Toute famille belge, en changeant de région, voit le régime linguistique de ses enfants d'âge scolaire changer. Pensons à Karel Logist, poète francophone dont le nom et le prénom n'ont rien de français, et pour cause : son père était néerlandophone, sa mère allemande. J'ignore quelle(s) langue(s) étaient parlées à la maison mais comme Logist est né en Wallonie (à Spa, en 1962), la logique territoriale déjà mentionnée fait en sorte que toute sa scolarité s'est déroulée en français, langue d'instruction par défaut dans cette partie du pays. Ainsi, le petit Karel fut initié à l'écriture en français, langue dans laquelle il découvrit, enfant, La Fontaine et vit plus tard s'ouvrir à lui une carrière de poète.

Paul Pourveur présente le scénario inverse dans la mesure où il est né en Flandre (à Anvers, en 1952) de parents wallons. Ceux-ci lui parlent en français à la maison mais, pour la même raison que Logist, il fréquente l'école primaire et secondaire dans la langue officielle de la région où il grandit, sauf que, dans son cas, c'est le néerlandais. Dans les années 1990, Pourveur se fait un nom comme auteur dramatique des deux côtés de la frontière linguistique. Selon la troupe avec laquelle il travaille, il écrit ses pièces en néerlandais ou en français, langues dans lesquelles il dit se sentir également (mal) à l'aise et entre lesquelles il se traduit volontiers (mais rarement en solo).

Autotraducteurs sédentaires : coordonnées spatio-temporelles

Une fois établi le caractère « sédentaire » de l'autotraduction belge prise dans son ensemble, le phénomène peut être circonscrit dans l'espace (dimension diatopique) et dans le temps (dimension diachronique).

Nous venons de voir la prégnance du facteur spatial dans l'organisation linguistique de la société belge – prégnance dont témoigne encore l'établissement, en 1963, d'une frontière linguistique très officielle entre le français et le néerlandais. Sur le plan diatopique (ou géographique), se dessine une sorte de bipartition. D'une part, les autotraducteurs belges se recrutent parmi des Bruxellois bilingues d'origine flamande (Jef Toussaint et plus récemment, Annie Reniers, Eric de Kuyper, Rudi Bekaert) auxquels une certaine volonté de jeter des ponts *intercommunautaires* n'est pas étrangère. D'autre part, on trouve beaucoup d'auteurs originaires de la grande région gantoise ou anversoise, en Flandre donc.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ceux-ci n'appartiennent pas aux petites mais puissantes minorités francophones de Gand ou

d'Anvers²⁹. L'explication en est assez simple : si les Flamands francophones parlaient – et plus souvent qu'on ne le pense – le dialecte local, cette connaissance ne s'étendait guère à la langue écrite. Bien entendu, il existe toujours des contre-exemples. À force de chercher, on finit par dénicher tel aristocrate francophone qui prit la plume en néerlandais (Jules de Saint-Genois des Mottes), tel autre qui plaida en faveur d'une reconnaissance égale de cette langue (Alphonse Prayon-van Zuylen van Nyevelt). Mais ce sont les exceptions proverbiales qui confirment la règle très générale selon laquelle le bilinguisme d'écriture est en Flandre le fait de néerlandophones qui ont (bien) appris le français, non l'inverse.

Parmi les néerlandophones bilingues (de Flandre ou de Bruxelles), la pratique de l'autotraduction connut un certain succès – toutes proportions gardées, car on ne peut pas dire que la récolte ait été particulièrement abondante (nous aurons bientôt l'occasion de regarder les chiffres).

Leur aîné est Cyriel Buysse (né en 1859), coryphée du naturalisme en Flandre. Ce fils d'industriel était très sensible au prestige et au pouvoir du français, alors la seule langue d'instruction admise dans l'enseignement supérieur et même secondaire en Belgique, toutes régions confondues. Aussi son biographe n'exclut-il pas que Buysse « aurait opté sans scrupules pour le français, s'il avait mieux maîtrisé cette langue et avait réussi, comme Eekhoud, Verhaeren et Maeterlinck, à se faire un nom à Paris »³⁰.

Dans les années 1890, Buysse place une demi-douzaine de nouvelles dans des revues d'expression française (la plus célèbre étant *La Revue blanche*, l'organe de Mallarmé et des symbolistes à Paris) mais il reviendra à sa langue maternelle pour les inclure, dans une traduction autographe, dans son premier recueil, *Uit Vlaanderen* (1899). À la même époque, Buysse tente aussi sa chance au théâtre. En témoignent *Le Bâtard* (1893), tiré de sa nouvelle flamande « De biezenstekker » (1890), et *Henri Léautour* (1897). Bien plus tard, dans les années 1920, il saisira l'occasion, offerte par les éditions Rieder, de faire circuler en France son plus récent roman flamand : *Zoals het was* (1921) deviendra donc *C'était ainsi* (1922). Mais du coup, la direction de l'autotraduction se trouve inversée : là où

²⁹ Font exception Fernand Berckelaers (Michel Seuphor) et son amie Marthe Bellefroid, nés l'un et l'autre à Anvers en 1901 : ils ont écrit directement en néerlandais, langue qui allait même devenir le principal outil littéraire de Bellefroid sous le nom de plume encore très français de Rose Gronon.

³⁰ Joris Van Parys, « “Toute la Flandre est en lui” : Cyriel Buysse et la littérature flamande d'expression française », *Septentrion*, vol. 28, n° 1, 1999, p. 65. Voir aussi l'introduction d'Anne-Marie Musschoot à Cyriel Buysse, *Les Mauviettes*, Bordeaux, Finitude, 2006, p. 7-11.

au XIX^e siècle, Buysse se traduisait plutôt *du* français, maintenant il se traduit *en* français.

Ce changement de cap n'est pas une démarche purement individuelle ; il correspond aussi à une évolution plus générale. Elle s'explique notamment, nous le verrons, par la redéfinition du rapport officiel entre les deux principales langues parlées en Belgique. Si l'on embrasse du regard le paysage de l'autotraduction belge, cette évolution se dessine assez clairement. Les auteurs bilingues nés au XIX^e siècle se servent d'abord du français et se traduisent ensuite en « flamand »³¹ (comme le fit Buysse au début de sa carrière), tandis que les autotraducteurs nés au XX^e siècle vont plus résolument inscrire leurs œuvres à l'actif des lettres néerlandaises mais choisissent d'en traduire certaines pour les faire connaître en Belgique francophone ou en France (comme Buysse à la fin de sa carrière).

De bons exemples du premier groupe sont Jean Ray/John Flanders (né Raymond De Kremer en 1887) et Camille Melloy (né Camille De Paepe en 1891). Originaires de la Flandre orientale, ils ont commencé leur carrière entre les deux guerres et en français, qui n'était pas forcément leur langue maternelle. En même temps, ils ont réécrit certains de leurs textes mineurs, destinés aux enfants (Melloy) ou à la jeunesse (Flanders), dans un flamand résolument régional, sans chercher à se rapprocher du public des Pays-Bas. Flanders, notons-le, s'est traduit beaucoup plus régulièrement que Melloy, dont à peine quelques titres sont disponibles dans les deux langues.

Les membres les plus importants de la cohorte suivante d'autotraducteurs belges sont Marnix Gijsen (né Jan-Albert Goris en 1899) et Johan Daisne (né Herman Thiery en 1912). L'un et l'autre à l'aise dans au moins quatre langues, ce sont aussi des écrivains cosmopolites, ouverts sur le monde. Ils rédigent leurs textes littéraires en néerlandais, dans un néerlandais international qui plus est, voire hollandisant (dans le cas de Daisne). Leurs autotraductions françaises s'inscrivent aussi beaucoup moins dans une logique intra-belge (par rapport à l'époque de Ray ou Melloy). Dans les années 1940-1960, le français sert de carte de visite à Daisne et plus encore à Gijsen, qui l'emploie aussi volontiers dans des essais d'histoire culturelle (à côté de l'anglais, son pain quotidien pendant les décennies passées à New York). Mais tant Gijsen que Daisne se réservent le néerlandais pour la création proprement littéraire.

³¹ En français, « flamand » fut longtemps le seul mot employé pour désigner le néerlandais de Belgique, peu importe qu'il fût extrêmement local (et donc patoisant) ou au contraire standard (et à ce titre aussi peu différent de celui des Pays-Bas que le sont l'allemand d'Autriche et l'allemand d'Allemagne, ou l'américain et l'anglais britannique).

Il faut dire que, à leur époque, les deux littératures de la Belgique ont déjà commencé à creuser le fossé qui les sépare aujourd'hui. Il faut dire aussi que le rapport entre le français et le néerlandais a été profondément modifié à partir de la reconnaissance officielle de cette dernière langue par la loi dite d'Égalité, passée par le parlement belge en 1898. Les décennies suivantes verront s'affirmer la majorité démographique néerlandophone, suffrage universel aidant, et du coup s'affermir le statut de la langue de cette majorité. Les termes du rapport de force s'en trouvent modifiés, sans pour autant corriger l'asymétrie inhérente entre le français, langue à vocation internationale voire intercontinentale, et le néerlandais, langue au rayonnement plus restreint (binational, avec les Pays-Bas) et dotée de moins de capital symbolique.

C'est la raison pour laquelle on retrouve en Belgique la « double dynamique verticale » de l'autotraduction que j'ai décrite ailleurs³². En se traduisant en amont, « du bas vers le haut », dans une langue plus prestigieuse et/ou de plus grande diffusion, Daisne ou Gijsen pratiquent une forme de « supra-autotraduction »³³, mais sans jamais remettre en question leur statut d'écrivains néerlandophones, comme il a pu arriver à Buysse au XIX^e siècle, quand la diglossie marginalisait *de facto* le parler natal de la très grande majorité de Belges, tous dialectes confondus (en Wallonie aussi bien qu'en Flandre, autrement dit).

Dans un contexte aussi clairement asymétrique, il fallait « ruser avec l'illégitimité ou, ce qui revient au même, s'attribuer de la légitimité »³⁴. Mais comme l'a fait remarquer Jean-Marie Klinkenberg, que je viens de citer, les tactiques mises en œuvre pour ce faire ne peuvent « aboutir que pour des individus isolés », non pour « une collectivité admise comme telle ([car] ce serait contradictoire avec le principe d'hégémonie) »³⁵. Dans la Belgique d'avant la Seconde Guerre mondiale, écrire directement en français est une de ces tactiques. Or, ce que l'écrivain flamand gagne ainsi en audience, il risque de le perdre en authenticité aux yeux du public local (comme le firent remarquer à l'époque même Stijn Streuvels ou Karel van de Woestijne, commentant l'œuvre de Verhaeren). D'où l'« infra-autotraduction » comme solution possible. Elle va de la langue plus

³² Voir Rainier Grutman, « La double dynamique verticale de l'autotraduction », dans Anna Lushenkova Foscolo et Malgorzata Smorag-Goldberg (dir.), *Plurilinguisme et autotraduction : langue perdue, langue sauvée*, Paris, Eur'Orbem Éditions (Institut d'Études slaves de la Sorbonne), 2019, p. 17-30.

³³ Le mouvement inverse, en aval, « du haut vers le bas », d'une langue prestigieuse et/ou de grande diffusion vers la langue moins cotée ou diffusée, s'appelle alors « infra-autotraduction ». Voir Rainier Grutman, « L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues », dans Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (dir.), *L'Autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, Paris, Garnier, 2016, p. 43-72, surtout aux p. 49-56.

³⁴ Jean-Marie Klinkenberg, art. cit., p. 34.

³⁵ *Ibid.*

prestigieuse et/ou de plus grande diffusion à la langue moins cotée ou diffusée, du haut vers le bas si l'on veut. Pour des écrivains translingues comme Ray ou Melloy, c'est une manière de renouer avec leur communauté linguistique d'origine, de retourner à la source de leur identité.

Un phénomène non-endémique

Les pages qui précèdent peuvent donner l'impression d'une moisson abondante. Pourtant, tant la dimension quantitative de l'autotraduction que sa dimension qualitative nous invitent à corriger cette impression, ou à tout le moins à la nuancer.

Concernant la première de ces deux dimensions, je me permets de renvoyer à la liste qui figure en annexe du présent article. On y trouvera une bonne vingtaine d'auteurs belges qui se sont traduits eux-mêmes entre 1890 et aujourd'hui. Cette liste est le fruit de longues recherches, au cours desquelles il a souvent fallu abandonner une piste et exclure des noms parce que, vérification faite, la traduction non signée que l'on était tenté de leur attribuer s'était finalement avérée être l'œuvre d'un tiers.

Car les autotraductions (semblables en cela à n'importe quelle traduction) paraissent parfois sans nom de traducteur, surtout à des époques plus lointaines, quand on songeait moins à reconnaître ce travail de médiateur, oubli encore aggravé par un appareil péritextuel bien moins riche et élaboré qu'aujourd'hui. *Een voorbeeldige vrouw* (1924) de Roger Avermaete, par exemple, ne mentionne aucun traducteur mais nous savons grâce à son biographe³⁶ que l'auteur d'*Une épouse modèle* (1923) s'est lui-même chargé de récrire le roman en néerlandais après avoir été outré par la version que lui avait soumise son éditeur amstellodamois.

Comme le montre cet exemple, établir l'identité du récrivain par le biais de données paratextuelles (épitextuelles aussi bien que strictement péritextuelles) ou encore des recherches d'archives pour trouver des traces génétiques, est une tâche pénible mais de première importance (*philologia ancilla historiae*), car on ne peut pas tout bonnement attribuer toute traduction non signée à l'auteur du texte source ... Pour ne donner qu'un seul exemple : quand *Le Juif errant* paraît dans le *Mercure de France* en 1911, le texte est simplement signé « Auguste Vermeylen », sans mention de traducteur. Ou de traductrice, en l'occurrence, car la version française du *Wandelende jood* (1906) est de la main de Gabrielle Vermeylen (née

³⁶ Désiré Denuit, *Roger Avermaete. Le non-conformiste*, préface d'Henri Guillemin, Bruxelles, Fonds Mercator-Arcade, 1979, p. 40-42.

Brouhon), dont le nom figurera dans la publication en volume du roman (à la Renaissance du Livre, en 1925). On peut certes supposer que l'auteur a été consulté et qu'il a relu et même retouché la traduction faite par sa femme mais cela n'en fait pas encore une autotraduction ...

Mieux vaut donc poser comme principe que, *jusqu'à preuve du contraire, aucune traduction non signée ne devrait être considérée ipso facto comme étant l'œuvre de l'auteur original*. Faute de prendre cette précaution, on risque d'ajouter bien des auteurs effectivement bilingues (voire polyglottes, comme Vermeylen précisément, ou encore Georges Eekhoud) dans la vie quotidienne mais unilingues en tant que créateurs littéraires.

Cette distinction me paraît d'autant plus importante que le nombre de Belges bilingues (français-flamand ou français-wallon) à avoir publié en l'une de leurs langues seulement est vraiment très considérable. Qu'ils aient ainsi rendu invisible et souterraine l'autre langue en dit long sur la hiérarchie typique des situations de diglossie. D'autres ont eu une carrière bilingue, publiant en deux langues, mais ont souvent tenu à cloisonner leur production en deux compartiments linguistiques. Eux aussi se sont très généralement abstenus de se traduire eux-mêmes ou, si l'on ne veut pas parler de « traduction », de publier deux versions, en deux langues différentes, de la même œuvre.

Pour illustrer ce type de complexité, regardons rapidement l'exemple du Tournaisien Géo Libbrecht (1891-1967), poète contemporain de Camille Melloy (1891-1941). Celui-ci délaissa complètement son flamand maternel. Celui-là oublia d'écrire en son picard ancestral jusqu'à un âge avancé, quand il avait amplement fait ses preuves comme poète français. Que je sache, les plaquettes picardes de Libbrecht – plus d'une demi-douzaine – n'ont pas leur équivalent en français, du moins pas de la main de l'auteur lui-même. Tel poème a été traduit par Roger Bodart, tel autre par Maurice Piron, mais on n'a pas l'impression que Libbrecht ait tenu à ce que ce volet de son œuvre, rapidement primé par le Prix biennal de Littérature wallonne (1964), devienne plus accessible en français. Car comme il dit aux « clèokes » (cloches) de Tournai dans un de ses poèmes français :

C'est entre nous que l'on musarde,
qu'on picardise et s'aime bien,
c'est entre nous Picards, Picardes,
qu'on ortrouve [retrouve] notre seul bien.
(« Le voyage conduit ailleurs »³⁷)

³⁷ Cité dans Robert-Lucien Geeraert, *Géo Libbrecht*, Tournai, Unimuse, « Le miroir des poètes », 1967, p. 126.

Géo Libbrecht devait cultiver ce jardin secret jusqu'à la fin de sa vie. En retournant au français après s'être replongé dans son passé picard, le poète « découvrait des tours plus hardis »³⁸, précise Roger Bodart, en illustrant sa thèse à l'aide de « Catch à quatre », poème qui ne le cède en rien, en matière d'inventivité verbale, au célèbre « Grand Combat » d'Henri Michaux (*Qui je fus*, 1927). Aujourd'hui, on parlerait d'une créolisation du français par le picard. Celle-ci ne passe pas par des emprunts superficiellement folkloriques au *patois*, mais par une véritable injection d'altérité langagière, d'hétérolinguisme. Elle ne passe pas non plus, nous venons de le voir, par l'autotraduction, qui suppose un autre type de démarche.

Trois pistes à explorer

Libbrecht ne fait donc pas partie de la liste d'autotraducteurs belges qui figure en annexe. Cette liste n'est pas et ne saurait être définitive, mais il faudra faire preuve de patience pour trouver d'autres noms. Si des découvertes peuvent sans aucun doute être faites, ce sera probablement ailleurs que dans le canon des lettres belges de la période la mieux documentée (1880-2000).

L'intérêt relativement récent pour la littérature migrante pourrait révéler l'existence d'un avant-texte inédit en langue exogène de tel ou tel texte publié en néerlandais, en français ou (pourquoi pas ?) en wallon ... Serge Vanvolsem³⁹ signale ainsi que le roman fantastique *Gustavson* (1982) de l'italo-wallon Ugo Crespini cache un original sarde, ou que l'autobiographie de l'italo-flamand G. Cominotto existe en une version néerlandaise et une version italienne, l'une et l'autre inédites. Ces exemples n'enlèvent rien, cependant, au caractère presque confidentiel de l'autotraduction en Belgique, pratique guère affichée et encore moins revendiquée.

Une deuxième veine à creuser est celle des lettres dialectales en Wallonie. Si de nos jours elles peuvent paraître plus confidentielles encore que l'écriture migrante, il ne faut pas oublier leur prospérité passée. Dans le domaine jadis florissant du théâtre wallon, par exemple, il serait pour le moins surprenant que *Le Nouveau mait' d'école/Li nouvya mwaise di*

³⁸ Roger Bodart, *Géo Libbrecht*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 1966, p. 59-61 (pour le commentaire) et 129-136 (pour le poème).

³⁹ Serge Vanvolsem, « Il codice linguistico della letteratura dell'emigrazione », dans Serge Vanvolsem *et alii* (dir.), *Gli spazi della diversità*. Atti del convegno internazionale *Il rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*, Leuven/Roma, Leuven University Press/Bulzoni, 1995, t. II, p. 557-572 (respectivement aux p. 563 et 565). Je remercie Catia Nannoni d'avoir attiré mon attention sur ce travail pionnier.

scole (1948), comédie écrite par Arthur Masson en « français populaire » et autotraduite « en patwès dou pa-y-is d' Trignolles » (je cite la page titre du livre), soit un cas unique.

La piste la plus susceptible de donner une riche récolte est cependant plus ancienne encore. Elle date de « La Belgique avant la Belgique »⁴⁰, pour reprendre le beau titre d'un dossier dirigé naguère par Laurence Brogniez, ou du moins de la Belgique en train de se constituer. On sait que plusieurs auteurs actifs au moment de la Révolution de 1830 avaient l'habitude de publier tantôt en français, tantôt en flamand/néerlandais. Des autotraducteurs potentiels, pour ne pas dire (fort) probables, me paraissent être (par ordre chronologique) Jan-Frans Willems, Octave Delepierre, André Van Hasselt et le déjà nommé Jules de Saint-Genois. Ils représentent chacun une province différente : Anvers, la Flandre Occidentale, le Limbourg, la Flandre Orientale. Mais bien d'autres Flamands de cette période ont hésité entre la langue du peuple et le français des élites : Jan de Laet, Domien Sleenckx, Jan Van Beers, Emmanuel van Driessche, Gentil Antheunis. C'est même le cas du plus célèbre parmi eux : Henri (Hendrik) Conscience⁴¹.

Quelques points de comparaison

Voilà quelques-uns des noms qui pourraient s'ajouter à ma liste de 24 auteurs confirmés comme autotraducteurs belges. Comment interpréter ce dernier chiffre ? Pour répondre à cette question, j'invoquerai quelques autres contextes culturels.

En se penchant sur l'autotraduction au Mexique entre 1980 et 2015, Eva Gentes⁴² la trouve pratiquée par 27 auteurs, dont 19 autochtones qui écrivent en langue indigène et se traduisent en espagnol. Elena Bandín⁴³, pour sa part, fournit un tableau de dix-sept autotraducteurs sud-africains nés entre 1906 et 1959, soit aussi sur une période bien plus courte que la

⁴⁰ Voir Laurence Brogniez (dir.), *La Belgique avant la Belgique*. *Textyles*, n° 28, 2005 : <https://journals.openedition.org/textyles/412>. [Dernière consultation : 16/05/2022]

⁴¹ Voir Walter Gobbers, « Les (la) littérature(s) belge(s) du XIX^e siècle comme problème de la littérature comparée », dans Joep Leerssen et Karl Ulrich Syndram (dir.), *Europa Provincia Mundi. Essays in Comparative Literature and European Studies Offered to Hugo Dyerinck on the Occasion of his 65th Birthday*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, p. 405-421, surtout p. 408-409.

⁴² Voir Eva Gentes, *(Un-)Sichtbarkeit der literarischen Selbstübersetzung in der romanischsprachigen Gegenwartsliteratur. Eine literatur- und übersetzungssoziologische Annäherung*, thèse de doctorat, Düsseldorf, Heinrich-Heine-Universität, 2016, p. 86-95.

⁴³ Voir Elena Bandín Fuertes, « The Role of Self-translation in the Decolonisation Process of African Countries », *Estudios Humanísticos : Filología*, n° 26, 2004, p. 35-54, <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/897175.pdf>. [Dernière consultation : 16/05/2022]

nôtre. Une recherche rapide dans mes propres dossiers⁴⁴ révèle qu'au cours des cent dernières années, pas moins de 80 auteurs italiens ou actifs en Italie se sont traduits au moins une fois : cela va de poètes cosmopolites comme Marinetti ou Ungaretti à des écrivains migrants comme l'Albanais Hajdari ou l'Algérien Lakhous, sans oublier de nombreux poètes dialectaux ... En préparant sa thèse sur l'autotraduction au Canada entre 1971 et 2016 (soit moins d'un demi-siècle), Trish van Bolderen⁴⁵ en a trouvé autant. La palme va toutefois à l'Espagne, notamment depuis la fin du régime franquiste et le retour d'une certaine tolérance à l'égard des langues minoritaires. Dans les trois décennies et demie (1980-2015) qui faisaient l'objet de sa thèse, Eva Gentes⁴⁶ répertorie non moins de 143 autotraducteurs espagnols. La liste de Julio César Santoyo⁴⁷ en compte jusqu'à 237, soit dix fois plus qu'en Belgique.

Les chiffres belges, il faut bien l'admettre, pâlissent en comparaison avec ces palmarès. Contrairement à ce que pouvait laisser présager le caractère bilingue et biculturel de la Belgique, mythique terre de rencontre entre les civilisations romane et germanique, les données actuellement disponibles ne permettent guère de conclure que l'autotraduction y soit ou ait été monnaie courante. Fortement ancrée dans le contexte belge et donc endogène, l'autotraduction *made in Belgium* n'est pas pour autant « endémique » – selon le terme employé par Ivano Paccagnella⁴⁸ pour décrire la permanence du plurilinguisme littéraire en Italie.

Une pratique non exemplaire

Pire, elle n'est pas non plus exemplaire, associée à un label de qualité si l'on veut (tel le slogan « C'est du belge/Dit is Belgisch », repris par le roi Albert lors de la Fête nationale en 2013). Là aussi, plusieurs arguments peuvent être invoqués pour appuyer un jugement qui n'a rien d'arbitraire.

⁴⁴ Préparés avec l'aide de Tiziana Nannavecchia, qu'il m'est un plaisir de remercier ici.

⁴⁵ Voir Patricia Van Bolderen, *Literary Self-Translation and Self-Translators in Canada (1971-2016). A Large-Scale Study*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 2021.

⁴⁶ Voir Eva Gentes, *op. cit.*, p. 95.

⁴⁷ Voir Julio-César Santoyo, « Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica », *Glottopol*, n° 25, 2015, p. 47-58 : <http://glottopol.univ-rouen.fr>. [Dernière consultation : 16/5/2022]

⁴⁸ « Il plurilinguismo è un fenomeno endemico che si manifesta nella storia letteraria italiana per fasi di maggiore o minore arricchimento ed articolazione » : Ivano Paccagnella, « Plurilinguismo letterario : lingue, dialetti, linguaggi », dans Alberto Asor Rosa (dir.), *Letteratura italiana*, t. II, *Produzione e consumo*, Torino, Einaudi, 1983, p. 109.

D'abord, convenons-en, peu de noms connus⁴⁹ (même pour des spécialistes des lettres de Flandre et/ou de Belgique) figurent sur la liste en annexe. Surtout, aucun grand nom n'est rattaché à la pratique en tant que telle. Il est très rare en effet que l'autotraduction occupe une place importante dans une démarche d'écrivain belge, avec Paul Pourveur et Eric de Kuyper comme exceptions possibles. Mais on ne peut pas dire que les Belges possèdent leur écrivain bilingue emblématique, comparable à ce que représente Bernardo Atxaga pour les Basques, Rachid Boudjedra pour les Algériens, André Brink pour les Afrikaners ou Ngũgĩ wa Thiong'o pour les Africains de manière plus générale.

Autre constat : en Belgique, le fait de se traduire a eu peu d'impact sur la carrière des écrivains concernés. Seul un sur trois semble d'ailleurs avoir répété l'expérience : Roger Avermaete, Rudi Bekaert, Johan Daisne, Paul Pourveur et René/Reinier Ysabie ont traduit plusieurs de leurs pièces, Rose Gronon, Jean Van Noordhoven et, plus récemment, Eric de Kuyper, en ont fait autant pour quelques-uns de leurs romans. Le reste s'en est tenu à une seule expérience ; dans leur carrière, l'autotraduction est donc une sorte d'*hapax*, une occurrence unique.

Le seul Belge à s'être traduit de manière assez systématique serait le Gantois Raymond De Kremer. Sa production était prolifique et bilingue : on lui attribue quelque 300 titres mais le nombre exact est difficile à établir en raison de ses nombreux pseudonymes. En français, il était surtout connu comme Jean Ray, tandis qu'en néerlandais, il signait souvent du nom anglo-saxon de John Flanders. Cette bipartition n'implique pas de partage égal entre les deux langues toutefois. C'est pour des raisons financières et non esthétiques que Ray/Flanders a écrit des dizaines de récits d'aventures pour la jeunesse (publiés en même temps mais séparément dans les deux langues par l'éditeur catholique De Goede Pers/La Bonne Presse, sis à Averbode). Mais quand il chercha à se faire un nom en tant qu'écrivain sérieux (de contes fantastiques dans la tradition d'E.T.A. Hoffmann ou de romans empreints de réalisme magique), Jean Ray le fit en français et en français seulement. Il n'eut pas cure non plus de préparer des versions néerlandaises de ses textes classiques : elles sont le travail d'Hubert Lampo (pour *Malpertuis*) ou de Clem Schouwenaars (pour *Les Derniers contes de Canterbury* et certains *Contes du whisky*). Même pour ce qui est des récits pour la jeunesse déjà mentionnés (*Presto Films/Vlaamsche Filmkens*), la prudence serait de mise, comme le

⁴⁹ Il s'agit parfois même d'illustres inconnus : Jef Toussaint, Jean Van Noordhoven, Reinier Ysabie, Robert Van Passen ...

rappelle Frederik Verbeke⁵⁰ à la lumière d'un échange épistolaire avec le président de l'Amicale Jean Ray, André Verbruggen.

Bref, on ne peut pas dire que Jean Ray/John Flanders ait été un Beckett belge. Ni qu'il ait écrit le même chef-d'œuvre dans ses deux langues. On ne sache pas qu'il existe sous nos latitudes l'équivalent d'*Obabakoak*, le livre de Bernardo Atxaga qui révéla la littérature basque au monde, écrit en basque, primé dans l'autotraduction castillane et à partir de là, traduit dans de nombreuses langues ... Sans rien dire de Rabindranath Tagore, dont le *Gitanjali* autotraduit dans la langue de l'Empire britannique prépara le terrain pour le Prix Nobel de Littérature (en 1913). Quand la Belgique se fait connaître sur le plan international, c'est soit par des œuvres rédigées directement en français (de Verhaeren et Maeterlinck à Simenon et Nothomb), soit par des œuvres flamandes traduites par des tiers (de Hendrik Conscience à Stefan Hertmans), non point par le biais de l'autotraduction.

Cette dernière est pratiquée en mode mineur, en cachette presque. Brillent ainsi par leur absence les autobiographies autotraduites, exercice postural pourtant très apprécié d'écrivains bilingues d'autres pays, si l'on peut en juger par cette petite liste :

- Vladimir Nabokov (*Conclusive Evidence* > *Drugie berega* > *Speak, Memory* !)
- Ariel Dorfman (*Heading South, Looking North* > *Rumbo al Sur, deseando el Norte*)
- Georges-Arthur Goldschmidt (*La Traversée des fleuves* > *Über die Flüsse*)
- Nancy Huston (*Nord perdu* > *Losing North*).

Rien de comparable en Belgique⁵¹. Malgré le succès obtenu avec *Une Enfance gantoise* (1976), Suzanne Lilar n'en prépare pas de version néerlandaise : quand celle-ci sortira enfin (*Een kind in Gent*, 1990), ce sera l'œuvre d'Ingrid Vandevelde et Peter Westerlaken.

Peut-être la maîtrise qu'avait Lilar du flamand parlé ne s'étendait pas au néerlandais littéraire, comme c'était déjà le cas de son aînée, Marie Gevers. Gevers, Lilar et sa fille, Françoise Mallet-Joris (nées

⁵⁰ Voir Frederik Verbeke, art. cit. Voici le site web de l'amicale Jean Ray : <https://www.jeanray.be/new-fr.html>. [Dernière consultation : 16/05/2022]

⁵¹ Notons cependant qu'au milieu des années 1990, Eric de Kuyper traduit en français les deux premiers volumes d'une tétralogie romanesque à forte teneur autobiographique qu'il avait d'abord écrite en néerlandais (il s'agit de *Vacances ostendaises* et du *Chapeau de tante Jeannot*, parus chez Labor en 1995-1996). J'ignore les raisons pour lesquelles il n'a pas traduit (ou du moins pas publié) en français les deux derniers volumes.

respectivement en 1883, 1901 et 1930), représentent trois générations de Flamands francophones qui, faute d'avoir été scolarisées en néerlandais (l'unilinguisme territorial mentionné tout à l'heure date seulement des années 1930 et ne fut pas appliqué tout de suite), n'ont pas appris à écrire la variété standard de la langue qu'elles entendaient tous les jours dans la rue, non seulement à Gand ou à Anvers, mais aussi à Malines (où est né Henry Bauchau) ou à Louvain (où virent le jour Émile Kayenbergh, mieux connu sous son nom de plume, Albert Giraud, et Gérard Bertot, le futur Thomas Owen ; quant à Louis Carette, il y fit ses humanités avant de devenir Félicien Marceau).

Les limites du bilinguisme belge

Nous touchons ici aux limites du bilinguisme belge. Promu ou honni selon les époques (et parfois les deux en même temps), il ne s'étendit guère à la sphère littéraire, faute d'avoir durablement investi le domaine de l'écriture. L'espace manque pour résumer (et encore moins expliquer) des faits excessivement complexes, mais je ferai néanmoins quelques observations rapides.

Commençons par rappeler que jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le français fut la principale langue d'instruction en Belgique (y compris dans la partie flamande du pays). Par conséquent, nombre de Belges parlaient wallon et français ou flamand et français, mais pouvaient seulement écrire dans cette dernière langue – ce qui limite drôlement, on en conviendra, les possibilités du bilinguisme proprement littéraire (même des pièces en dialecte doivent être mises par écrit pour faciliter les répétitions). Organisé comme il l'était autour de l'apprentissage et de la transmission du français comme seule langue de culture, l'enseignement favorisait chez les élèves d'expression wallonne ou flamande un « transfert linguistique »⁵² directement proportionnel à leur niveau d'instruction.

En prônant le principe libéral « laisser-faire, laisser-aller », la politique de l'État belge au XIX^e siècle laissait libre cours aux forces du

⁵² Un tel transfert a lieu « à la double condition que, d'une part, il y ait pour le groupe la possibilité de monter dans l'échelle sociale et que l'une des clés de la réussite soit l'acquisition de la langue hégémonique et que, d'autre part, le groupe adopte les valeurs dominantes et ne considère pas sa langue comme une valeur centrale » (Josiane Hamers et Michel Blanc, *Bilinguisme et bilinguisme*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983, p. 249). Le rôle de l'enseignement a été étudié par Elizabeth Sherman Swing dans « The Politicolinguistics of Education in Belgium », *Word*, vol. 32, n° 3, 1981, p. 213-224 et « Education for Separatism : the Belgian Experience », dans Beverly Hartford *et alii* (dir.), *Issues in International Bilingual Education. The Role of the Vernacular*, New York-London, Plenum Press, 1982, p. 265-290.

marché linguistique et constituait donc malgré tout une forme de gestion des langues. Dire que leur emploi est « facultatif », comme le fit la Constitution de 1831, c'est favoriser le français, aider sa diffusion dans les classes moyennes et produire une proportion non négligeable de sujets (et d'employés) bilingues. Or, ce bassin démographique n'est jamais devenu une plateforme pour l'écriture en deux langues mais orientait plutôt la création dans le sens du translinguisme, de l'écriture « exophone », c'est-à-dire en langue apprise, non maternelle. Sur le plan de l'expression littéraire en effet, un phénomène beaucoup plus répandu que le bilinguisme d'écriture était le translinguisme de néerlandophones écrivant surtout voire exclusivement en français, sans vouloir ou pouvoir en faire autant dans leur langue maternelle. Tous n'avaient pas l'énergie ou la détermination d'un Marnix Gijzen, qui note en 1940 dans un survol de la littérature flamande :

pour des écrivains flamands qui avaient sans exception été éduqués en français et qui devaient apprendre le néerlandais comme une langue étrangère, à côté de leur dialecte, ce n'était pas une mince tâche que de présenter une argumentation convenable en prose⁵³.

Gijzen qualifia plus tard de « francophones involontaires » les écrivains flamands de sa génération qui « éprouvent beaucoup de difficultés à manier le néerlandais correctement », à cause d'un « enseignement en français » où l'on « sabotait systématiquement le néerlandais »⁵⁴.

Comme quoi le bilinguisme social est une condition nécessaire mais non suffisante pour le bilinguisme littéraire. Comme quoi, aussi, la littérature n'est pas une simple « expression de la société » : systèmes littéraires et systèmes sociaux ne fonctionnent pas de manière isométrique. Si le bilinguisme actif était considéré comme un atout sur le marché du travail, notamment en Flandre, faire la navette entre les langues en tant qu'écrivain n'était pas toujours vu d'un bon œil. Les possibilités d'une carrière bilingue dans les lettres étaient plus limitées qu'on ne le croirait. Elles ne l'étaient d'ailleurs pas forcément pour des raisons exclusivement liées à la maîtrise du code. Outre des (in)compétences linguistiques, il faut tenir compte des attitudes en matière de langue, qui n'étaient pas non plus très favorables à l'éclosion et au développement du bilinguisme littéraire, malgré les apparences.

Si je dis « malgré les apparences », c'est en raison de l'hybridité, thème souvent souligné voire célébré dans le discours sur l'identité belge.

⁵³ Marnix Gijzen, *De literatuur in Zuid-Nederland sedert 1830*, Brussel-Antwerpen-Leuven, Standaard, 1940, p. 140 (je traduis).

⁵⁴ *Id.*, *Zelfportret, gevleid, natuurlijk*, Brugge, Desclée De Brouwer, 1965, p. 76 (je traduis).

Or, il faut bien comprendre que dans l'esprit des ténors de ce discours, cette hybridité ne se traduisait pas sur le plan linguistique, n'avait pas partie liée avec le bilinguisme. Elle reposait même, à la limite, sur une négation de la dualité linguistique du pays.

Quand Edmond Picard propose son idée célèbre d'une « âme belge » à mi-chemin entre les mondes germanique et latin, nous sommes en 1897. Le Sénat belge vient de rejeter un projet de loi qui aurait officiellement reconnu le néerlandais et transformé la Belgique en un État bilingue (le projet modifié passera un an plus tard). Aussi Picard cherche-t-il « à édifier une doctrine qui écarte *la langue* du fondement national »⁵⁵ en jugeant superficiel « ce signe extérieur » par rapport à une « communauté de nature » plus fondamentale :

Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation, le néerlandais et le français, se fractionnant en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs sont moins distincts et participent d'une communauté de nature qui forme le fond véritable [...]. Seul, un esprit superficiel peut s'attarder à ce signe extérieur, trop aisément dégageable pour ne pas attirer et séduire les amateurs de distinctions faciles⁵⁶.

Comme le montre l'exemple de ce doxographe particulièrement influent, les assises de l'identité belge n'étaient pas d'abord linguistiques au XIX^e siècle. Pierre Halen a pu parler à ce propos d'une « transaction implicite »⁵⁷. Elle consistait en une double promotion qui se fit au prix d'une double marginalisation. On célébrait la culture flamande (peinture, architecture, musique) – celle du passé surtout, jugée moins menaçante sur le plan politique – mais on le faisait en français. Furent marginalisées du même coup toutes les manifestations de culture non flamandes, en l'occurrence wallonnes, et toutes les formes d'expression non françaises, et notamment le néerlandais – rabaissé au rang de « flamand » pour mieux en souligner le caractère local et donc dérisoire, coupé de toute continuité internationale avec les Pays-Bas. Dans l'un et l'autre cas, il

⁵⁵ Cécile Vanderpelen-Diagre, « Cosmopolitisme et nationalisme dans le théâtre d'Edmond Picard », *L'Annuaire théâtral*, vol. 53-54, 2013, p. 217 (italique dans le texte).

⁵⁶ Le texte de Picard est reproduit *in extenso* dans l'anthologie préparée par Paul Aron (avec l'aide de Jacques Aron, Isabelle Dumont et Roland Van der Hoeven), *La Belgique artistique et littéraire*, Bruxelles, Complexe, 1997, p. 215-227, citation à la p. 93 (voir aussi les commentaires d'Aron, p. 25-29). On lira avec profit la mise en perspective comparatiste de Hubert Roland, « Âme belge, "entre-deux" et microcosme : d'une fin de siècle à l'autre », *Textyles*, n° 24, 2004, p. 7-15.

⁵⁷ Pierre Halen, « "La Flandre est un songe" : construction et déconstruction identitaires au royaume de Belgique », dans Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau (dir.), *L'Histoire en partage. Usages et mises en discours du passé*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 135.

s'agit d'une de ces constructions dont le nationalisme eut le secret dans toute l'Europe du XIX^e siècle. En Belgique, le mythe national qui devait longtemps sous-tendre la définition officielle d'une littérature « belge » se résume en une formule : « langue française » + « inspiration flamande »⁵⁸. Or, comme on vient de le voir, cette formule faisait abstraction de la dimension bilingue du pays en faveur d'une vision unitaire certes, mais aussi unilingue francophone. Les tenants de la littérature flamande réagirent en revendiquant à leur tour l'unilinguisme néerlandais de leur production.

Par conséquent, jouer sur les deux tableaux était plutôt mal perçu de part et d'autre d'une frontière linguistique qui n'existait pas encore officiellement mais figurait déjà sur la carte mentale de beaucoup de Belges. Une fois qu'ils avaient choisi leur outil d'expression littéraire, les écrivains étaient priés de respecter ce choix. Cette attitude et l'alternative (c'est-à-dire la « permission ou obligation, le plus souvent inéluctable, de choisir entre deux propositions, deux situations, deux décisions »⁵⁹) qui en découle, jointes à la méfiance qu'inspirait aussi le bilinguisme, ont fait peser une lourde hypothèque sur la pratique belge de l'autotraduction. Car celle-ci est une façon de ne pas choisir, de refuser de choisir même, entre ses langues, qu'elles soient acquises ou héritées.

Rainier Grutman
(Université d'Ottawa)

⁵⁸ Jean-Marie Klinkenberg, art. cit., p. 43.

⁵⁹ Voir le *Trésor de la langue française*, <https://www.cnrtl.fr/definition/alternative>. [Dernière consultation : 16/05/2022]

ANNEXE

Liste (provisoire) d'autotraducteurs

1. Cyriel Buysse (1859-1932)
 2. Jef Toussaint (1867-1934)
 3. Jean Ray/John Flanders (Raymond Jean Marie De Kremer, 1887-1964)
 4. Camille Melloy (Camille-Joseph De Paepe, 1891-1941)
 5. Jean Van Noordhoven (Joseph Charles Jean Vloeberghs, 1892-?)
 6. Roger Avermaete (1893-1988)
 7. Robert Van Passen (1895-1963)
 8. Arthur Masson (1896-1970)
 9. Reinier Ysabie (René Gaston Raymond Ysebie, 1898-1967)
 10. Marnix Gijzen (Jan Albert Goris, 1899-1984)
 11. Rose Gronon (Marthe Bellefroid, 1901-1979)
 12. Michel Seuphor (Fernand Berckelaers, 1901-1999)
 13. Joannes Marijnen (Joannes Michael Matthijsen, 1902-1984)
 14. Johan Daisne (Herman Thiery, 1912-1978)
 15. Francis Tessa (Francesco Tessarolo, 1935)
 16. Stefaan van den Bremt (1941)
 17. Annie Reniers (1941)
 18. Eric de Kuyper (1942)
 19. Jean Robaey (1950)
 20. Paul Pourveur (1952)
 21. Jan H. Mysjkin (1955)
 22. Rudi Bekaert (1963)
 23. Paul Verhaeghen (1965)
 24. Bernard de Coen (1967)
- + Josep Carner i Puig-Oriol (1884-1970)
+ Chika Unigwe (1974)